

# « Je suis en exil de la langue de mon père »

Née dans l'Algérie coloniale d'un père algérien et d'une mère française, Leïla Sebbar cherche à se réapproprier la culture de son père en interrogeant les relations Occident-Orient.

> INTERVIEW DE LEÏLA SEBBAR PAR GUY BELZANE

## TDC La plupart de vos textes évoquent l'exil. Pouvez-vous expliquer pourquoi ?

Leïla Sebbar. Il y a évidemment des raisons biographiques. Je suis née dans l'Algérie coloniale, d'une mère française et d'un père algérien. Ma mère, qui était une « française de France » comme on disait alors, était elle-même en exil ; et mon père, qui était allé à l'école coranique et à l'école française, instituteur de langue française passé par l'école normale de la Bouzareah, était lui-même, culturellement, comme exilé dans son pays. Je suis issue de ce double exil. Naître d'un tel métissage dans l'histoire coloniale, en particulier en Algérie, c'était naître dans la division : ces mariages étaient très rares à l'époque, et mal vus des deux communautés, même si mes parents ont su nous protéger de ces divisions. Je ne l'ai pas senti avant les années de collège, qui étaient aussi celles de la guerre. C'est la guerre qui m'a fait comprendre qu'être née d'un père arabe dans l'Algérie coloniale et d'une mère française dans une Algérie qui travaillait à son indépendance, c'était n'être à sa place ni d'un côté ni de l'autre. Avec les questions qu'on me posait. Avec le nom que je porte aussi : Leïla était clairement oriental ; Sebbar était moins aisé à identifier, et j'étais interrogée en permanence à ce sujet, par des condisciples des deux communautés : c'était une situation difficile, à laquelle je n'étais pas préparée.

## TDC Comment perceviez-vous alors la France, le pays de votre mère ?

L. S. Je la connaissais, nous y allions régulièrement, car les instituteurs avaient droit à un voyage en France tous les deux ans. Nous passions des vacances dans la région dont ma mère était originaire, en Dordogne, qui était à mes yeux LA France.

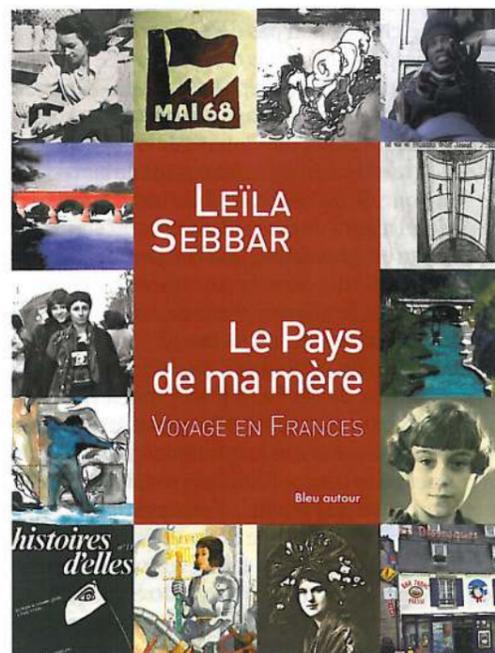
## PROFIL



### LEÏLA SEBBAR

Née en novembre 1941 à Aflou, sur les hauts plateaux de l'Ouest oranais, en Algérie française, elle vient étudier en France en 1961. Professeure de lettres, elle participe au mouvement féministe (fondation du journal *Histoires d'elles*, collaboration à la revue *Sorcières*), et écrit dans de nombreuses revues littéraires (*Le Magazine littéraire*, *La Quinzaine littéraire*...). On lui doit des essais (*On tue les petites filles*, 1978, *L'Arabe comme un chant secret*, 2007...), des romans (*Fatima ou les Algériennes au square*, 1981, *Le Silence des rives*, 1993, *Mon cher fils*, 2009, *La Confession d'un fou*, 2011...), des recueils de nouvelles (*La Jeune Fille au balcon*, 1996, *Sept filles*, 2003, *L'Écrivain public*, 2009...).

Ce n'était pas pour moi un pays étranger. Quand je suis venue y vivre, un an avant la fin de la guerre, j'allais dans « mon » pays car c'était le pays de ma mère (je viens d'ailleurs de publier un livre intitulé *Le Pays de ma mère : voyage en France*) ; mais en quittant l'Algérie je quittais « la maison ». La France est le pays de ma mère, l'Algérie est le pays de mon père, et mon travail – et je pense que c'est cela profondément, l'exil – est de m'approprier à la fois l'Algérie, bien que ce soit mon pays natal, et la France, bien que ce soit le pays de mes enfants, de mes amours, etc.



## TDC L'exil, c'est souvent d'abord la langue perdue, conservée, retrouvée...

L. S. Oui. Pour moi, il ne s'agit d'ailleurs même pas d'une perte, puisque la langue arabe, la langue de mon père, je ne la connais pas, je ne l'ai jamais apprise. Mon père ne m'a pas donné sa langue. Parce qu'il était, justement, dans son exil à lui ; et qu'il a choisi l'amour d'une Française, l'amour de la langue et de la littérature françaises. Pourquoi ne m'a-t-il pas appris l'arabe ? J'ai essayé de le comprendre, mais je ne pense pas que j'y parviendrai jamais. Mes parents parlaient français entre eux, nous vivions dans un milieu d'instituteurs qui parlaient français, même les instituteurs « indigènes », une sorte de « petite France », bien que située dans des quartiers arabes. En réalité, je n'étais ni en France ni en Algérie : c'était une petite république idéale, laïque, fabriquée par mes parents.

## TDC Quels liens y a-t-il entre votre vocation d'écrivain et cette question de la langue et de l'exil ?

L. S. J'ai mis très longtemps et j'ai écrit un certain nombre de livres avant de commencer à l'entrevoir, lorsque nous avons eu cette correspondance sur l'exil avec Nancy Huston (*Lettres parisiennes*, 1986). J'ai commencé à comprendre que j'étais en exil de la langue de mon père. Et que cela supposait de ma part tout un travail. J'ai écrit quelque part : « J'écris le corps de mon père dans la langue de ma mère. » Il s'agit bien en effet d'approcher le corps, la terre, la langue, la civilisation, l'histoire de mon père. Mon écriture est une sorte de retour au pays natal de mon père, à tout ce que je n'ai pas su, qu'il ne m'a pas transmis : c'était volontaire de sa part, personne ne l'en a empêché, sauf l'histoire coloniale, il est un produit de l'histoire coloniale,

même s'il a participé à l'indépendance à sa manière, même s'il a été pour cela incarcéré par l'armée française, à Orléansville, en Algérie.

## TDC Mais toute écriture n'est-elle pas, au fond, une écriture de l'exil ?

L. S. Je le pense même si c'est plus ou moins exaspéré. Dans mon cas, ça l'est particulièrement, et c'est pourquoi je pense que j'écrirai aussi longtemps que j'en serai capable. Parce que je ne trouverai jamais de réponse aux questions que je me pose. De toute façon, mon père est mort depuis un certain temps, et d'ailleurs un livre comme *Je ne parle pas la langue de mon père*, je ne l'aurais pas écrit de son vivant. Je crois que si je n'avais pas été en France, contemporaine de Mai 68 et du mouvement des femmes, et partie prenante, je ne serais pas devenue écrivain. J'aurais appris l'arabe, le berbère, j'aurais peut-être été recteur de l'université, ministre de l'Éducation, mais pas écrivain. Parce que je n'aurais pas été dans l'exil ; j'aurais été dans ma maison. Si on ne sort pas de sa maison, rien ne se passe...

## TDC Êtes-vous retournée sur les lieux de votre enfance ?

L. S. Jamais. J'en ai souvent eu la tentation mais j'y ai toujours résisté. Je suis revenue souvent en Algérie, mais pas dans celle de mon enfance. Le pays natal est fondateur de ce que j'écris, ces lieux reviennent dans mes rêves, mais je crois que si j'y retournais l'inspiration me quitterait, je n'écrirais plus. J'irai, avec une certaine sérénité, le jour où je penserai ne plus avoir rien à dire, à écrire.

## TDC Vous avez participé à plusieurs ouvrages regroupant des textes d'écrivains ayant, comme vous, vécu leur enfance « ailleurs »...

L. S. Mes romans, mes nouvelles ne sont pas autobiographiques. Il y est question de l'exil, mais d'un exil vécu par d'autres, par des personnages. Et je crois que j'avais besoin d'écrire des textes autobiographiques de l'enfance, mais – c'est lié à mon éducation – quand on est une fille d'instituteur on est dans la réserve, la modestie, la pudeur, parler de soi à quelque chose d'indigne. J'ai vécu avec cette idée même si ce n'était pas exprimé, pas explicité. Et je me suis rendu compte que pour parler de cette part de mon histoire, sans passer par la fiction, j'avais besoin en quelque sorte de la protection des autres. Participer à des ouvrages collectifs que je dirigeais a été en somme une ruse pour entrer dans l'autobiographie, une façon d'obtenir cette autorisation que je m'accordais alors et que m'accorderaient les autres. Et puis l'enfance, et plus encore l'adolescence, sont des moments où l'on peut se sentir comme en exil, dans une recherche d'identité, et dans mon cas c'était encore plus prégnant : de qui étais-je la fille ? Écrire m'a permis de dire enfin, à travers des récits autobiographiques concernant l'enfance, que mon père est mon père et que ma mère est ma mère.

Si on ne sort pas de sa maison, rien ne se passe

## SAVOIR +

- HUSTON Nancy, SEBBAR Leïla. *Lettres parisiennes : histoires d'exil*. Paris : J'ai lu, 1999.
- SEBBAR Leïla. *Mes Algéries en France : carnet de voyages*. Saint-Pourçain-sur-Sioule : Bleu autour, 2004.
- SEBBAR Leïla. *Le Pays de ma mère : voyage en France*. Saint-Pourçain-sur-Sioule : Bleu autour, 2013.
- SEBBAR Leïla (éd.). *Une enfance algérienne*. Paris : Gallimard, 1997 (coll. Folio).